

EPISODE #3

A photograph of a swimming pool with a pineapple on the edge and a heart icon in the water. The background is a wall with some stains. A blue semi-transparent box is overlaid on the left side of the image.

ENTROUVRIR

NOS AMOURS CONTEMPORAINES

WWW.CHARLOTTEMAGRI.COM

© 2019 Charlotte Magri

Cet ouvrage est protégé par le droit d'auteur.

Le non-respect du droit d'auteur expose tout contrevenant

à un long calvaire judiciaire perdu d'avance.

Couverture : © Charlotte Magri/canva.com

www.charlottesmagri.com

Nos amours contemporaines

#3

Entrouvrir

Charlotte Magri

Juan entrouvrit les yeux, juste à peine. Ses paupières et ses cils se firent voilette organique, voluptueuse, protégeant ses pupilles vertes du cru de la lumière et de l'existence. Une fois tamisée de manière adéquate et arrosée d'un zeste d'alcool, tu peux accéder à la beauté de chaque situation que la vie te présente, aussi inconfortable soit-elle. Il se sentit aussitôt minable et reprit une bonne gorgée du Mai Tai exubérant qui trônait sur la table en rotin à la droite de sa chaise longue. Vivre pleinement, c'est prendre le risque de sortir de sa zone de confort, lui avait répété Martin de sa voix chaude, et Juan entendit la phrase craquer et résonner sans fin dans sa tête, traînant derrière elle un écho métallique un peu lourd, distordu. Les rayons du soleil jouaient avec les vaguelettes, leurs ricochets venaient par intermittence lui éclabousser la rétine dans une joie et une vigueur à la limite de ce qu'il était en état d'endurer. Les cigales vrillaient quelque peu ses terminaisons nerveuses et tourmentaient ses neurones pochés par l'alcool, la cocaïne et le manque de sommeil.

Dans la piscine, Martin, Miguel et Arnold jouaient presque innocemment, riant, se portant, se jetant, se poussant, s'aspergeant, s'attrapant sous l'eau avec de faux airs de chérubins réjouis. Taillant tout droit dans les éclaboussures et les remous chaotiques incessants de ces trois corps presque nus, Allan achevait avec méthode sa série quotidienne de trente longueurs de divers nages alternées selon un algorithme précis. Juan s'agaça de voir les bras bruns et velus de Martin enlacer le torse imberbe d'Arnold, de voir sa main ébaucher une caresse le long de sa cuisse, jusqu'à effleurer l'entrejambe du blondinet, de le voir se plaquer à lui sous l'eau, l'asperger avec tant d'énergie et d'insistance. Le jeune anglais en rosissait discrètement d'aise. Son regard trahissait une ouverture mêlée de crainte. Flatté d'être au centre des attentions du jeune *quadra*, curieux de voir comment ce jeu pourrait évoluer, il le laissait venir à lui et lui renvoyait des signaux favorables. Aucun signe d'excitation sensuelle cependant, nota Juan, observant les mouvements réflexes qui parfois jaillissaient des

profondeurs du jeune homme et parvenaient à dépasser le personnage lisse et *sexy* qu'il composait. Dans ces moments-là, fugaces, son corps entier semblait aux abois, trahi par ces hurlements muets qui revendiquaient protection et intégrité. Miguel semblait s'amuser de la situation et jouait les complices pour son vieil ami, poussant le pauvre ingénu dans les filets expérimentés de Martin. Allan semblait ne pas voir le cirque qui se jouait sous ses yeux. Peut-être cela lui était-il complètement égal. Après tout, il était capable de tenir des propos d'une telle grossièreté à propos de ces amants (en leur absence, *ma petite salope du moment* était sa manière habituelle de les désigner) que Juan n'aurait pas été étonné qu'il ne les considère pas au-delà du service charnel et narcissique qu'ils lui rendaient. Avec cet art de nier la qualité de sujet de ses amants, la jalousie pouvait bien ne plus avoir aucun sens.

Le vieux britannique collectionnait les Adonis éperdus. Il diligentait ses amours avec une dextérité précise, structurant chaque étape, selon son propre agenda. Il enrobait ses amants dans un filet de soie brillant et solide, tissé de tous les artefacts et rituels les plus courus et les plus efficaces, restos branchés ou délicieusement surannés, brunchs étonnants, cadeaux décalés, surprises délicieuses, paradis artificiels en open-bar, petits déjeuners au lit dans des draps de soie et petits mots enchanteurs au creux de l'oreille. Ils savaient repérer ses proies. De beaux jeunes hommes narcissiquement amochés, peu expérimentés, en mal d'amour et d'attention. La plupart débridèrent tout juste une orientation amoureuse longtemps contenue dans une honte sourde. Ils s'en libéraient et la déflagration les emportait dans une ivresse tourbillonnante où ils perdaient leur recul. Le plus souvent, avec un abandon délicieux, ils se laissaient renverser la tête la première dans le piège d'Allan où ils se retrouvaient à courir en circuit fermé jusqu'à épuisement. Allan finissait par les quitter quand ils avaient perdu leur fraîcheur, avant que le cynisme ne les gagnent ou qu'ils ne perçoivent la vraie nature de la relation qu'ils entretenaient. Habilement, il les achevait juste avant le point de non-retour, au moment où les garçons prenaient conscience de

leur épuisement, de leur solitude, de leur souffrance. Juste avant qu'ils puissent se rendre compte qu'Allan leur manquait de respect, avant qu'ils ne se découvrent en homme-objet qui s'ignore et qu'ils en viennent à se dégoûter eux-mêmes. La rupture était aussi bien menée que tout le reste, jetée à brûle-pourpoint après un moment torride, *tu sais c'est génial nous deux mais je ne veux pas te couper les ailes, tu es jeune tu as la vie devant toi, vas, envolé-toi, merci pour ce que nous avons vécu, c'est parce que je t'aime que je te quitte, tu resteras toujours ma relation la plus magique et je vouerai un culte à ta queue jusqu'à ma mort, mais je suis trop vieux pour toi regarde-moi, etc.* La violence du choc gelait le processus de prise de conscience et les laissait noyés dans un mélange de tristesse et d'admiration. Les pauvres gosses perdaient généralement plusieurs mois de leur vie pourtant généreuse à regretter avec force ce qu'ils croyaient être leur premier amour. Amant éternel, figure tutélaire inégalable, Allan trônerait pour toujours au sommet de leur panthéon affectif et sexuel. Il faisait preuve de beaucoup d'habileté car il ne pouvait compter ni sur un quelconque type de beauté, ni sur ce charme inexplicable qui en sauve bien d'autres. Lui devait tout conquérir à force de manoeuvres et de finesse, voilà un homme qui sait utiliser son hypersensibilité et son intelligence relationnelle à son avantage exclusif, se dit Juan, avec autant de dégoût que d'admiration. Il revoyait Miguel s'étonner il y a quelques mois de ce choix de la voie du labeur, *des mecs prêts à se faire sauter sans cérémonie y en a plein les bars et GrindR, je ne comprends pas pourquoi Allan se complique autant la vie. C'est que tu n'as ni l'âme d'un chasseur, ni l'élégance d'un dramaturge, avait répondu Martin,* et d'ailleurs à bien y penser ça aurait déjà dû me mettre la puce à l'oreille se dit Juan. Maintenant je suppose qu'il est un peu tard. Il voulut reprendre une gorgée de son cocktail pour ne pas se noyer dans son amertume, et la paille émit de méchants bruits, vulgaires et éructants. Il n'est même pas onze heures du matin et je viens de finir mon troisième Mai Tai de la journée. Le soleil commence à cogner. Je devrais peut-être me rafraîchir moi aussi.

Dans la piscine, la surface était apaisée, seuls quelques doux clapotis se faisaient entendre ça et là. Accoudés au rebord les quatre baigneurs laissaient la peau humide de leur torse et de leurs épaules luire au soleil. Ils discutaient, fumant et sirotant leurs cocktails. Le jeune Arnold semblait toujours porter le même masque, qui de temps à autre se brisait en fulgurances presque imperceptibles. Une main baladeuse le frôlait d'un peu trop près. Un propos ambigu le gênait. Une saillie pornographique le choquait. L'espace d'un clin d'oeil, il perdait alors son assurance tranquille et légèrement blasée. La fêlure se suturait aussi vite qu'elle était apparue. Ces déstabilisations étaient assez fréquentes, les trois hommes s'en donnaient à cœur joie. Vraiment crade, se dit Juan, on dirait des hyènes autour d'un faon agonisant. Et moi qui suis là à regarder ça, comme si j'étais au cinéma. Le dégoût le saisit. Ce gosse, il est pas loin d'avoir l'âge du mien. Théo a quinze ans, celui-là doit en avoir à peine vingt. Qu'est-ce que je fais, moi, si dans cinq ans mon fils passe l'été avec son *compagnon*, de quinze ans plus vieux que moi, et quatre de ses amis défoncés qui essaient de le sauter à tour de rôle ? Il vomit.

Pendant que Juan rendait à la terre le contenu de son estomac irrité, à quelques centaines de kilomètres de là, ledit Théo ouvrait doucement les rideaux de la chambre de sa mère. Il lui chuchota *Il est onze heures maman, il faut que tu te lèves, je t'ai préparé ton omelette et un bon café*. Marie s'étira et s'assit toute fanée dans ses draps chamarrés. Elle sourit à son fils. Même à travers ses cernes et ses traits embrouillés par les larmes et la stupeur il y avait toujours dans les yeux de sa mère la lueur que Théo y cherchait, et il fut soulagé. Elle le remercia, posa le plateau sur ses genoux, versa du sucre dans son café, saisit la petite cuillère, et regarda son fils lui dire au revoir, son casque à la main, *À ce soir Maman, À ce soir mon Théo, tu es un ange tu sais*, il lui sourit, *Allez, bisous*, et il referma doucement la porte sur un clin d'oeil. De son père, Théo avait les cheveux noirs et les yeux verts, de sa mère il avait le teint

pâle et la gracieuse silhouette longiligne. Il se serait bien vu dans un corps plus massif, peut-être lui fallait-il simplement attendre quelques années avant de s'étoffer et de gagner quelques angles droits.

Ses pas s'éloignèrent et disparurent dans les escaliers. Marie regarda par la fenêtre. Le ciel était magnifique. Elle se sentait vide. Son fils était parti travailler, son premier boulot d'été, au magasin Ed de la rue Mirette. Son mari était parti pour de bon, avec un homme qu'elle trouvait insupportable, sur la Côte d'Azur. Bientôt ils divorceraient. Bientôt elle serait une vieille divorcée délavée de tristesse, aussi séchée que désabusée. L'appartement était douloureusement silencieux. Ses yeux recommencèrent à s'emplier de larmes et elles les frotta rageusement. Non, ce n'est pas possible, je n'en peux plus de pleurer. Elle se concentra sur l'ingestion méthodique de son omelette, délicieuse comme d'habitude. De sa vie entière elle n'était jamais parvenue à cuisiner une omelette qu'elle ne trouve pas mauvaise ou écoeurante. Celles que Théo lui préparait étaient toujours d'une texture et d'une qualité gustative parfaites. Pour faire une omelette, on prend des œufs, deux ou trois par personne, on les casse dans un bol, on assaisonne, on les bat, puis on jette le tout dans une poêle bien chaude. On retourne ou replie l'omelette sur elle-même une fois que la face du dessous a bien pris, à l'aide d'une spatule plate. Après on peut servir. Je ne vois pas trop où peut se cacher le mystère dans une procédure aussi simple.

Jusqu'à cet été, c'était Juan qui se chargeait du petit déjeuner. Au temps où leur vie était si légère et pleine qu'ils forçaient la joie et l'admiration de tous. Seize ans de mariage et aucune rancœur. Aucun dossier soigneusement remisé à agiter sous le nez de l'autre dans des occasions bien choisies. Tout avait été ventilé, lavé et essoré à deux, en temps et en heure. Un partage fou, une complicité fluide, évidente, apaisante. Elle ne comptait plus les déclarations d'admiration, parfois de jalousie, que des proches ou moins proches se permettaient de lui formuler sans crier gare. Le bonheur d'autrui semblait

autoriser tous les jugements et tous les commentaires. *Merci d'exister vous me redonnez espoir en l'amour. Arrêtez d'être heureux comme ça vous n'allez rien laisser pour les autres. Autant de perfection et d'harmonie dans un couple, c'est impossible, ça doit être quelque chose quand les tensions se révèlent entre vous.* C'était étrange et inhabituel, mais il n'y avait jamais eu de tension entre eux. Une longue plénitude sereine, une complicité profonde et confiante de plus d'une décennie, puis un effondrement total. Un vaste plateau clément avant l'abrupte falaise. Au-delà, plus rien. Aujourd'hui, alors qu'elle tentait de survivre seule au milieu des ruines de ce qui avait été leur royaume tant loué, les mots manquaient aux témoins saisis. Les seuls qui s'autorisaient toujours à s'exprimer étaient les jaloux, qui ne se privaient pas de clamer leur victoire. *Je te l'avais bien dit qu'un tel amour n'était pas de ce monde, ça ne pouvait pas durer.* Rassurés dans leur misère affective, confortés dans le caractère inéluctable de leurs propres échecs sentimentaux, ils se trouvaient ravis de cette occasion de distiller tranquillement leurs vapeurs aigries sous le nez délicat d'une Marie effondrée, elle qui les avait tant remis en question quand son couple brillait si loin au-dessus de la tête de tout le monde. La belle Marie et le beau Juan. Couple stellaire ruisselant d'amour. Leur histoire, un firmament inégalé.

Pourtant la belle adolescente, gracile et délicate, qu'avait été Marie ne croyait pas en l'amour. Sous son air évaporé et ses cils d'ange, le feu brûlait bel et bien, mais pour d'autres quêtes. Curieux mélange de mysticisme et de pragmatisme, la jeune fille possédait une grâce étrange. À cet âge, la radicalité de son engagement civique passait pour un idéalisme sauvage, à galvaniser les foules, qui avait laissé espérer à certains audacieux un tempérament de romantique éperdue. Il n'en était rien. Elle était tout sauf un cœur à prendre ou une fleur à cueillir. Elle se vivait avec passion comme libre et autonome, reliée au monde par des fils sacrés emplis de sens, qu'elle cultivait et qui la comblaient. Experte en mobilisation et en mouvement social malgré son jeune

âge, elle soutenait toutes les causes qui lui tenaient à cœur, expérimentant toutes les formes de lutte et de soutien qui se pratiquaient alors. Elle refusait les étiquettes et les clans, *je veux garder ma souveraineté autant que possible*, ce qui était souvent mal compris. Contrairement à beaucoup de ses *camarades*, elle ne fondait que très peu d'espoir à court terme sur leurs initiatives. Il lui apparaissait clairement que son choix d'y participer répondait avant tout à un besoin personnel, celui d'aligner ses actes et ses valeurs. Son idéalisme était étrange et simple. Elle n'était pas là pour *changer le monde* mais simplement parce que cela avait du sens pour elle d'être là plutôt qu'ailleurs. C'était à ses yeux la meilleure contribution qu'elle puisse faire à ce monde malade. Le reste ne dépendait pas d'elle, mais du mouvement d'ensemble qui se dégagerait du chaos bouillonnant dans lequel elle était plongée avec six milliards d'autres humains.

Juan et Marie s'étaient rencontrés à une manifestation lycéenne, temps fort d'un mouvement de protestation contre un projet de loi *scandaleux* tombé dans l'oubli depuis. Si aucun lycéen présent n'avait lu le texte de loi, il les révoltaient tous. L'éclosion de leur sens civique colorait l'évènement de liesse, et l'ivresse de la révolte les portait haut et fort. Au milieu des fanfares, des banderoles à l'humour caustique, les bières circulaient de main en main et les slogans étaient lancés à pleins poumons aux oreilles des passants comme aux fenêtres impassibles qui regardaient passer le joyeux cortège tous volets ouverts. Les discussions étaient passionnées, et l'envie montait de comprendre un monde dans lequel les jeunes gens se sentaient entrer par la grande porte, avides de s'y positionner et d'y jouer un rôle. Certains étaient déjà fièrement encartés et parlaient avec un peu plus d'aplomb, de sérieux et de références que les autres. On les écoutait doctement et on tombait d'accord avec leur discours, on se sentait moins bête, on se sentait fier de connaître l'étoile montante qui parlait si bien et qui déjà sortait des rangs.

Marie était une habituée des cortèges. Juan, lui, vivait la première, et dernière, manifestation de sa vie. Il était venu par simple curiosité, et parce qu'il avait trop chaud dans la chambre d'internat où il tournait en rond. Il était sorti se dégourdir les jambes et avait finalement rejoint la foule animée. Il se croisèrent plusieurs fois de très près, sans se voir, au gré des vagues et des remous qui agitaient l'intérieur du cortège. Vers la fin de la manifestation, ils eurent faim au même moment et choisirent le même caddie fumant pour s'y procurer une merguez huileuse fourrée dans un pain industriel mou. Juan était juste devant Marie dans la file. Il se retourna pour une raison ou une autre, ils se retrouvèrent nez à nez. Ce ne fut pas le coup de foudre, juste une évidence.

Juan fut immédiatement sensible au charme de la belle. Il engagea la conversation et se retrouva rapidement bouleversé de passion et de désir. Marie trouva sa compagnie agréable. Elle fut sensible au plaisir qu'elle éprouvait à être avec lui. Elle accepta de le revoir. La sensation se confirma. La communication était fluide, choisir un lieu, partir ou rester, profiter de telle ambiance ou créer telle autre, manger ici, là ou sauter un repas, parler ou se taire, rêver ou construire, se voir ou rester seul, tout était simple, évident, partagé. Parfois un regard suffisait pour prendre une décision ensemble, à d'autres moments ils savaient, comme d'instinct, sans même avoir à échanger un regard, ce qu'ils voulaient faire. Toute expérience gagnait en saveur et en profondeur quand ils pouvaient la partager et l'évoquer ou en débattre ensemble par la suite. Elle n'avait jamais connu ça et appréciait beaucoup l'expérience. Mais de papillons dans le ventre, aucun. De ce manque douloureux que lui formulait Juan quand ils se voyaient séparés plus de trois jours, pas un seul symptôme. De ces élans surprenants qui le faisaient danser et sauter les bras ouverts en criant son prénom aux étoiles dans la nuit, point. Chacun se lie aux autres à sa manière se disait-elle. Elle était passionnée dans quasiment tous les

domaines de sa vie, pas en amour. Parfois Juan se moquait d'elle, lui disant qu'elle voulait certainement *garder* là aussi *sa souveraineté autant que possible*. Au début, il paraissait déçu qu'elle ne soit pas transportée par leur amour, à son image. Son calme lui apparaissait parfois comme un affront, une gifle qui le laissait trop seul, ravivant les doutes et blessures accumulés dans l'enfance. Il en venait à douter de la nature du lien qui les unissait. À chacune de ses crises, Marie percevait sa souffrance, et le questionnait avec douceur jusqu'à comprendre. Elle savait écouter, et parvenait toujours à le rassurer. Le ciment prenait malgré les différences, jusqu'à faire bloc.

Avec les années, il eut l'impression de mieux comprendre ce qu'elle ressentait. Il alla jusqu'à la remercier de ne pas avoir été une de ces jeunes ingénues qui cherchent le prince charmant. Il lui parla de ces belles qui s'amourachent pour se sentir exister, et qui finalement à force de projections permanentes et d'attentes impossibles, finissent par pourfendre leur prince charmant au vinaigre. *Tu es dur*, répondit-elle, *je crois que personne ne fait ce genre de choses*. C'était il y un an, avant que son monde ne bascule. Tu te souviens, Juan ? As-tu tout oublié de nous ?

C'est toi qui a forgé notre histoire. À chaque étape, j'ai cédé à ta demande, toujours après réflexion, souvent avec plaisir, depuis le premier rendez-vous. J'ai aimé me laisser porter par tes initiatives et voir notre relation se construire. En amour, tu avais le génie de la composition. Tu te souviens ? Toujours une proposition à jeter en l'air avec tes yeux brillants et tes nerfs qui luisent à fleur de peau. Le parcours, identique à des milliards d'autres, m'a toujours semblé unique et sensible. Une exposition, un déjeuner ensemble, se découvrir, une autre sortie, un dimanche à la campagne, un cinéma, des dîners aux chandelles ou sur le sable, des soirées festives et calmes, faire l'amour ensemble, des week-ends, des vacances ensemble, s'appriivoiser, refaire l'amour, d'autres vacances, d'autres soirées, d'autres week-ends, emménager dans le

même appartement, apprendre à vivre ensemble, nous marier, avoir un enfant, vivre heureux tous les trois une vie intense et pleine, nous planter là pour t'envoyer en l'air avec un escroc.

Martin est entré dans ta vie, dans notre vie, il y a six mois. Six mois et tout a pu être balayé. Ton fils n'a pour ainsi dire plus de père, je n'ai plus mon homme, et toi-même je crois bien que tu t'es perdu.

Martin était pourtant entré en scène sous de très mauvais auspices. Le patron de l'agence de graphisme où travaillait Juan avait cédé aux sirènes du moment et organisé une semaine de coaching d'équipe sur le thème *Bien-être et bien vivre ensemble au travail*. Juan avait crié au *pinkwashing* et demandé, en tant que délégué des salariés, que la semaine soit remplacée par une augmentation, a minima par la prise en compte des heures supplémentaires qu'ils offraient chaque semaine à la postérité. Sa proposition n'avait pas été retenue. Il était arrivé en retard le lundi matin, sans chercher à masquer sa mauvaise humeur.

Martin était là, au centre de la salle de réunion, tout de blanc vêtu devant un paper-board déjà constellé de symboles et de mots puissants, souriant de toutes ses dents au retardataire, les bras largement ouverts dans sa direction. Juan fut accueilli par ce geste nu dans un silence gai et enrobant. Surpris par cette posture et par l'écho indéfinissable qui flottait dans l'air, il marqua un temps d'arrêt et s'assit finalement sur la dernière chaise vacante en lâchant quelques bribes d'excuses pour son retard. Sa révolte se fit résistance agacée, qui laissa place à une curiosité contre laquelle il tenta tout d'abord de lutter. Il fut finalement absorbé par le discours étrange du formateur, dans le même temps apaisant et galvanisant. Il se laissa plonger dans ce courant inconnu, chaud et doux.

Il devint assidu, impliqué, et vécut la grâce de renouer avec l'ardeur de ses élans juvéniles. Une euphorie électrisée montait en lui. Au fil des expériences, des jeux, des méditations guidées, des cercles d'ouvertures et de fermetures menées de main de maître par Martin, il traversa plusieurs épiphanies. Des illuminations grandioses qui lui permettraient sûrement de *vibrer en harmonie avec ses besoins les plus profonds* et de *reprogrammer sa mémoire cellulaire pour se décharger de son passé traumatique et des mémoires transgénérationnelles*. Le coaching oscillait entre développement spirituel et psycho-thérapie de groupe. L'une des salariées avait tenté en vain de critiquer ce mélange des genres. Elle avait explicitement pointé le manque de professionnalisme de l'intervenant, dramatique au vu des enjeux réels qu'il abordait. *Tu n'es pas prête à entendre la vérité, je comprends. Vas, sois libre de choisir ta voie et le temps qu'il te faut pour évoluer*, avait répondu Martin doucement. Juan y avait vu une nouvelle preuve de sa valeur et de sa supériorité spirituelle. Il ne doutait plus désormais.

Marie n'en croyait pas ses oreilles quand il rentrait le soir et qu'il lui racontait ses journées avec un enthousiasme de collégien.

- Mais enfin mon amour ce type est un escroc tu le vois bien ? Ça n'existe pas, de rassurer les gens en même temps qu'on les bouleverse, de dire qu'on les comprend en même temps qu'on les juge ! C'est la base de la manipulation, il souffle en permanence le chaud et le froid, tension maximale et apaisement maternant dans la même phrase... Et puis, tu vois bien que toutes ces choses fondamentales, ces transformations dont il vous parle, elles ne peuvent pas arriver en une seule prise de conscience spectaculaire ? On ne soigne personne à coup de buttoirs et de paillettes ! C'est un travail de fond, un travail quotidien, intime, toujours remis en question, qui doit être mené, et de l'intérieur... Je ne comprends pas que tu accordes du crédit à ce type.

- C'est bien ce que je pensais. Tu es prisonnière du schéma mental dominant. La

souffrance, le labeur, le jugement, la solitude. C'est ce carcan qui t'empêche d'être heureuse.

- Quoi ? Mais je suis très heureuse, qu'est-ce-que tu racontes ? Et je ne te parle pas de souffrance, je te parle d'humilité, de... d'acceptation !

Juan soupira et il eut un regard étrange, elle y lut la distance indépassable qui se creusait entre eux, et l'expression d'une pitié à son égard qui la tétanisa.

- Tu devrais rencontrer Martin, il pourrait beaucoup t'aider tu sais. De toutes façons il faudra bien qu'un jour tu prennes conscience des limites du fantasme de toute-puissance qui se cache derrière ton anesthésie maladive.

- Juan, tu me fais peur.

© 2019 Charlotte Magri

Cet ouvrage est protégé par le droit d'auteur.

Le non-respect du droit d'auteur expose tout contrevenant

à un long calvaire judiciaire perdu d'avance.

Couverture : © Charlotte Magri/canva.com

www.charlottesmagri.com